

GILBERT FREUCHET

Moi, Fred O.,

Burkinabé et Ardéchois

*Ce livre n'est pas une fiction mais la relation
d'une histoire vraie.
Toute ressemblance avec des personnes, des situations
des lieux existant ou ayant existé
est volontaire.*

Photo de couverture Gilbert Freuchet

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 9791035953393

© Gilbert Freuchet 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

« Je suis né au sud-ouest du Burkina Faso en 1980. En plus d'être né malade, je suis né noir, ce pigment en trop qui est un avantage ou un inconvénient, selon où l'on se trouve...

Malgré une enfance compliquée, jonchée de soucis de santé, elle fut heureuse car du pays d'où je viens on n'attend pas, on espère.

J'ai eu la chance de travailler dans une compagnie de théâtre et de voyager plusieurs fois en Europe, Belgique, France, Allemagne, depuis le début des années 2000 jusqu'à ce jour de 2011 où je me retrouve en France gravement malade. Je n'ai plus de visa de séjour valide, la date a été dépassée pendant la longue période des soins, donc automatiquement je deviens un sans-papiers.

Là commence un autre combat, puis un jour ce sera une renaissance. »

Frédéric Baki

À tous les amis de Valence et Privas qui m'ont aidé

Avant-propos

Je ne connaissais pas Fred, je l'avais simplement croisé quelquefois alors qu'il était avec des amis communs. Un soir, je fus invité par ces mêmes amis communs. Fred faisait partie des convives et le hasard fit que nous nous retrouvâmes assis à table côte à côte. Nous fîmes plus ample connaissance et, durant la soirée, il me rapporta alors quelques anecdotes sur son enfance et sa venue en France, il y a de cela quelques années. Son parcours m'intéressa vivement tant il était atypique, ses mésaventures douloureuses autant que touchantes, et les conter pourrait peut-être, me semble-t-il, servir à combattre les nombreuses contrevérités concernant l'immigration.

Je proposai que l'on se revoie et lui demandai s'il accepterait que j'écrive son histoire. Il y consentit aussitôt et partit d'un grand éclat de rire naïf qui me fit penser à l'Afrique, tout du moins à l'idée que je m'en faisais.

Ce fut le début d'une longue et heureuse collaboration. Durant plusieurs mois, il vint à la maison pour de longs entretiens. S'ils furent fructueux et très amicaux, ce ne fut pas toujours simple de les retranscrire. Au cours de nombreuses digressions, lui revenaient des souvenirs plaisants, d'autres moins, mais qui bouleversaient quelque peu la chronologie des événements et m'amena à corriger mes écrits à de nombreuses reprises. Mais en même temps, apparaissaient en filigrane des éléments de sa personnalité

et, au bout du compte, ils m'aidèrent amplement à mieux cerner le personnage.

L'histoire d'une partie de sa vie que vous allez découvrir, est celle d'un jeune Africain qui ne vient en France que pour une très courte période et, qui, à la suite d'évènements dont il n'est pas responsable, ne peut ni repartir dans son pays, ni rester dans le nôtre. Immigré malgré lui aurait-on pu intituler cette histoire.

J'espère qu'en la lisant, vous serez touché ou ému comme moi-même j'ai pu l'être et, peut-être verrez-vous l'immigration avec un œil nouveau.

Je dédie ce livre à tous mes amis africains.

GF

I

En ce jour de juillet 1980, le soleil se lève à peine sur Banfora. Une pâle lumière rasante fait scintiller les nombreux lacs qui entourent la ville, sans déranger pour autant les hippopotames immobiles que seul leur dos, tel un rocher dépassant de l'eau, signale. Ils ne paraissent pas décidés à déjà vouloir se remuer. Il est rare en effet de voir des hippopotames hors de l'eau au jour levé. Sans doute ne fait-il pas encore assez chaud à cette heure bien trop matinale pour eux ? Un peu plus tard, lorsque la journée sera plus avancée, ils daigneront paisiblement rejoindre les berges pour s'alimenter. Ce n'est qu'à la nuit tombée qu'ils s'éloigneront, parfois sur plusieurs kilomètres, pour trouver de la nourriture... ou pour se faire massacrer par les braconniers peu scrupuleux.

Une brume légère s'attarde sur la savane boisée. Elle donne un contour vaporeux aux nombreuses forêts et prairies qui entourent la commune et aux maints petits villages qui la composent. Tout est calme. Quelques nappes plus épaisses s'attardent encore sur les cultures de coton et de maïs, renforçant la sensation de douce quiétude matinale qui s'en dégage...

La contrée est l'une des plus arrosées du pays, et cette eau généreuse permet une grande diversité de cultures à tous les villages de la province. Elle offre à la vue la formation d'un grandiose couvert végétal d'une étonnante variété. Le relief accidenté est dominé par les plaines et les plateaux peu élevés que dévalent une multitude de cascades.

Il est 6 heures du matin à la « Clairière » comme on nommait cette ville autrefois en langue Gouafo. C'est une jolie cité, que les Burkinabés appellent village, au sud-ouest de cet État d'Afrique occidentale qu'est la Haute-Volta, un nom qui date du temps où le pays était une colonie française et qu'il a conservé malgré son indépendance acquise en 1960.

Augustin Baki, cheminot de son métier, est aujourd'hui chef de la gare de Niangoloko, à la frontière ivoirienne, et il en est très fier parce que c'est là que passe une des plus importantes voies ferrées du pays, celle qui relie Abidjan en Côte d'Ivoire à Ouagadougou. Il se sent heureux depuis qu'il a obtenu ce poste et qu'il n'est plus cantonné dans une de ces petites gares isolées, perdues au beau milieu de la brousse ou de la savane.

Augustin ne travaille pas aujourd'hui mais il s'est levé plus tôt que d'habitude pour se rendre rapidement à la maternité, et il est planté là, devant le berceau où s'agite le beau bébé tout doré qui vient de naître. On est le dix-

septième jour du mois et il vient d'avoir un fils qu'il nommera Frédéric. Il est autant ému que lors de la naissance de son premier enfant, il y a déjà bien longtemps. Frédéric, est le quatrième. Augustin en aura six autres encore, avec d'autres femmes qu'il n'épousera pas forcément.

À ses côtés, Laurence Nikiéma, l'heureuse maman. Elle est infirmière au dispensaire de Niangoloko, un gros village dans la région des Cascades, au cœur de cette si jolie province de Comoé, à la lisière du parc national dont la majeure partie s'étend sur la Côte d'Ivoire. C'est une vaste étendue de paysages variés, de la savane aux prairies jusqu'aux forêts tropicales. Les chimpanzés, hippopotames et crocodiles, ainsi que des centaines d'oiseaux y vivent – à peu près – en paix.

Elle regarde tendrement son nouveau bébé. Elle en a déjà six des enfants qu'elle élève seule après avoir divorcé quelques années plus tôt, mais sa joie d'avoir une nouvelle fois un fils est restée intacte comme s'il était le premier. Il sera en tout cas le dernier.

C'est à Niangoloko qu'un jour elle a rencontré Augustin. Lui aussi vit seul, ce qui ne l'a pas empêché d'avoir déjà trois enfants, de plusieurs femmes certes, toutes rencontrées au gré des gares des villes et villages où il fut affecté. Mais c'est le premier qu'il a avec Laurence et pourtant, ils savent tous deux qu'ils ne se marieront pas, d'autant qu'Augustin a déjà convolé deux

fois avec des précédentes qui n'auront probablement jamais été que des passantes. Le nouveau-né s'agite et commence à pleurer. Il a faim, il veut sa tétée.

La suite, Augustin la connaît déjà, il n'a jamais songé à en envisager une autre : il retournera dans sa gare puis, un jour, il s'installera à Banfora ou dans une autre ville où la compagnie des chemins de fer le nommera.

Laurence, vite remise de son accouchement, rentre chez elle rejoindre le reste de sa petite famille, ses enfants l'attendent, impatients de connaître et d'embrasser le nouveau-né.

Les vingt mille habitants de Niangoloko, chef-lieu de la commune du même nom, sont répartis dans une quinzaine de villages alentour. Favorisée par son climat et la richesse des sols, la région est essentiellement agricole. L'agriculture et l'élevage occupent la majeure partie de la population.

Autour de chaque lopin, occupé par les autochtones qui y vivent, est souvent associée une bande de terre cultivable. Les familles y font pousser quelques primeurs qu'elles porteront sur le marché, chaque fin d'après-midi. C'est une véritable attraction que cette multitude de femmes qui convergent toutes ensemble vers le centre du village afin d'y vendre leurs fruits et leurs légumes produits sur place. Elles les portent généralement dans un panier posé en équilibre sur la tête. Un petit complément non négligeable quand on a peu, et il tombe à point pour

agrémenter de modestes revenus. Leurs concitoyens, au nord du pays où règne la sécheresse, n'ont pas cette chance.

Le petit Fred n'a que deux ans lorsque sa mère déménage pour Bobo-Dioulasso, à une centaine de kilomètres un peu plus au nord, la deuxième plus grande ville du pays et aussi sa capitale économique. Elle est divisée en de nombreux quartiers occupés chacun par des Burkinabés d'ethnies différentes et qu'ils appellent villages. Cette appellation, qui ne correspond pas à la nôtre mais engendre de nombreuses confusions, n'a rien à voir avec la taille de l'agglomération. Village désigne simplement le lieu où un individu est né et là où il devra être enterré.

C'est là que Fred va ouvrir les yeux à la vie et que viendront peu à peu, en prenant de l'âge, ses premiers souvenirs qu'il me racontera plus tard. Il va grandir au milieu des siens, avec sa grand-mère, sa mère et ses frères et sœurs dans une concession héritée du grand-père maternel. Et, signe prémonitoire pour lui, elle se situe à Bolomakoté, dans le quartier – ou village – culturel et artistique de Bobo-Dioulasso, strié de ses larges avenues ombragées qui datent de l'époque coloniale.

« La concession où j'habitais, m'expliqua Fred, est un ensemble immobilier qui comprend une maison principale entourée de quelques maisonnettes de plain-pied